

LE VIOLON

Paraît tous les samedis.

L'abonnement est de 50 cents par année, inviolablement payable d'avance. Nous le vendons aux agents huit cents la douzaine. Toutes communications doivent être adressées comme suit :

LE VIOLON,
45, Place Jacques-Cartier,
MONTRÉAL.

H. BERTHELOT, RÉDACTEUR.

MONTRÉAL, 12 MARS 1887



CORRESPONDANCE DE LADEBAUCHE

Où il est question du jubilé, des élections et du sirage.

Londres, 1er mars.

Mon cher VIOLON.

Je saute de suite à pieds joints dans la matière, sans faire de fions sur mon voyage de Montréal à Londres.

Je viens de jaser au moins une heure avec la bourgeoise, et je t'assure qu'elle a trouvé ce que je lui disais très intéressant. Quand je suis entré dans sa maison, je n'y ai jamais vu un bordas pareil ; tout paraissait sens dessus dessous et les domestiques se faisaient aller comme des queues de veaux. La bourgeoise était à faire le train dans le store-room qui se trouve à côté de la cuisine. Elle était en jupon de droguet barré et elle portait un vieux corsage de robe en indienne bleue avec des petits picots blancs de temps en temps. Elle s'était enroulé un mouchoir de poche jaune autour de la tête. Elle tenait à la main un époussetoi d'aile de dinde. Elle s'est revirée en m'entendant venir et elle m'a dit :

—Bonjour, Ladébauche, tu vas estuser ma toilette. Je suis dans mon grand ménage. Ça dure depuis plus de quinze jours.

—Faites-en pas de cas, madame, je sais parfaitement les embarras qu'il y a à tenir une grosse maison comme la vôtre. Si vous avez besoin de quelque petit service, vous savez que je suis votre homme.

—J'aurai une job à te donner toute à l'heure ; en attendant, je vais t'expliquer pourquoi on fait le train dans la maison. Je me prépare à mon jubilé. Je t'assure que cela cause beaucoup de plaisir à ma famille. Toutes les gazettes du pays ne parlent aujourd'hui que de mon jubilé.

—C'est une très bonne idée que vous avez eue là de faire votre jubilé, par chez nous tout le monde l'a fait, excepté les protestants et les Rouges qui parlent et écrivent contre les prêtres, je parle des mauvais rouges, s'entend, car il y a quelques bons catholiques parmi eux. Je vois que vous n'avez pas eu votre jubilé en même temps que les Canayens.

—Qu'est-ce que tu me rabâches-là, Ladébauche. Tu me dis que les Canayens ne célébreront pas le jubilé en même temps que ceux du vieux pays ?

—Mais oui, certainement, puisqu'on l'a fait l'année dernière.

—Ce n'est pas possible, le jubilé a été annoncé partout pour cette année.

—Quand je vous dis que c'est le cas, madame. Ce sont les Pères Rédemptoristes qui l'ont prêché à la paroisse.

—Il y a erreur, mon ami. Vous étiez tous

dans les patates. A preuve que mon jubilé ne commence que dans le mois de mai.

—Estusez, madame, mais l'Eglise ne se trompe pas.

—L'Eglise n'a rien à faire avec mon jubilé qui sera une fête continuelle pendant deux ou trois mois.

—Vous avez une drôle de manière de comprendre ce que c'est qu'un jubilé.

—Mon jubilé, c'est la célébration de la cinquantième année de mon entrée dans les affaires. J'ai roulé le char de l'Etat depuis 1837 jusqu'à cette année, ce qui fait juste cinquante ans.

—Par chez nous les Canayens appellent ça des noces d'or.

—Soit, j'admettrai que c'est une espèce de noces d'or. On va tirer du canon jour et nuit, mes soldats drilleront avec leurs plus beaux habillements, on lancera des feux d'artifice, on carillonnera toutes les cloches, il y aura des fricots chez tous les gros, les gens se mettront en fête et en auront mal aux cheveux six mois après. Tu comprends que pour ce jubilé, ou plutôt ces noces d'or, il me faudra des toilettes neuves. Je recevrai bien du monde. Il faut que dans ma maison tout soit reluisant de propreté comme un sou neuf. Je compte sur toi, Ladébauche, pour me donner un coup de main.

—Je ne flanche jamais quand il y a de l'ouvrage, surtout lorsque c'est pour vous, madame. Voyons, donnez-moi ma besogne.

—D'abord, tu vas voir aux argenteries, à mes bijoux et à tous les trésors de la couronne. Tu les éclairciras de ton mieux. Tu démonteras les couchettes, et s'il y a apparence de punaises, tu ébouillanteras les montants et tu y verseras du coal oil. Tu trouveras le blanc de Cyrus et la canisse au coal oil dans la cuisine, près du banc des seaux. Pendant que tu seras à l'ouvrage, on jaspera ensemble des Canayens.

La bourgeoise sortit alors du store-room et monta dans la salle. Elle ouvrit une grande armoire et elle m'avindit, un à un, tous les morceaux que je devais frotter, sa vieille couronne, son diadème des Indes, son sceptre, un peu bossé près de la jointure du milieu, et une cinquantaine de gros diamants.

Elle me les fit descendre à la cuisine et me dit de les frotter sur une table près du dressoir.

Pendant que je saçais un vieux chamois dans une terrine de ferblanc, où était le blanc de Cyrus, et que j'en frottais un à un tous les articles descendus de l'armoire, la bonne femme était assise à côté de moi. Tout en rempiétant une vieille paire de bas de soie, elle me demandait des nouvelles du pays. Je lui dis comme ça :

Il y a eu de grands changements par chez nous, surtout da s le chanquier, de Masson. Son foreman Ross a été obligé de lâcher la cambuse par suite du frette qu'il y a eu par chez nous le 14 octobre. Ça lui a causé une espèce de rhumatisme. Le mal s'était mis dans les jointures des doigts qui sont devenus comme des crampons. Il souffrait tant, le pauvre homme, que ça en faisait piqué. Le 20 janvier, il a averti son bourgeois qu'il ne pouvait plus continuer à conduire le chanquier, et il conseilla à Masson de choisir son ami Taillon comme foreman. Taillon a pris la job, mais il n'a pas pu "bossier" le chanquier plus d'une journée. La gang à Mercier est arrivé avec une corde et a épeuré les amis de Taillon en disant qu'ils allaient les pendre.

Le bourgeois, pour avoir la paix, a été obligé d'engager Mercier et ses hommes. Ils commenceront à bucher le 16 mars, mais je pense pas qu'ils descendent beaucoup de bois, parce qu'il y aura une row dans la cambuse avant longtemps. Il n'y a pas de difficulté qu'il y a trop de brouillons et de gens mal à main parmi les chums de Mercier, et ça finira par une débandade générale.

—Maintenant, parle-moi de Johnny. Comment s'arrange-t-il ?

—Johnny va toujours du train de la grise. Cet hiver Blake et Laurier se croyaient sûrs de l'écrapouillier dans une bataille en règle,

mais lorsqu'ils se sont rencontrés, devire. C'était plus la même histoire. Il s'agissait de savoir si la protection était bonne ou mauvaise pour le pays. Attention que les Canayens se sont montrés du bon côté. C'était drôle de voir la figure des Rouges le 23 février. Ils avaient tous l'air de dindes en train de boire de l'eau sûre. Johnny est encore game pour cinq ans. Le bonhomme est bien vieux, mais je crois qu'il sera encore assez fort pour venir danser un rigodon chez vous pendant votre jubilé.

—Je suis heureuse d'apprendre de si bonnes nouvelles de mon ami Johnny. Quand tu retourneras dans ton pays, tu lui feras bien mes respects et tu lui diras que je l'invite à être de ma fête le 24 mai prochain.

Changement de propos, mon bon Ladébauche, je vais faire cette année une grosse dépense de sirage. Je serai obligé de sirer les maires de toutes les grosses paroisses du Canada. On me dit que les gens aiment ça par chez vous.

—Vous me demandez si les Canayens aiment le sirage ? oui, je penserais qu'ils aiment ça une croûte. Le sirage, madame, ils vous considèrent ça comme un velour.

Un qu'aurait ben aimé ça, c'est notre ancien maire Beaugrand. Imaginez-vous comme ça serait joli de s'appeler Sir Honoré Champagne dit Beaugrand, baronnet. Mais pour son malheur, c'est Abbott qui l'a remplacé comme maire. Abbott aura le sirage de Montréal. C'est un bon vieux et le sirage lui conviendra. Abbott est un homme capable de faire honneur à ses affaires. Vous aurez affaire à un vrai mossieu, je ne vous dis que ça. Si le sirage convient à quelque chose, c'est certainement à des hommes coppés, capables de le faire reluire comme il faut.

—Ma provision de sirage n'est pas aussi grosse qu'on le dit. J'en enverrai à Québec et à Bytown s'il m'en reste après avoir servi les amis du vieux pays.

J'avais alors fini mon éclaircissage des bijoux de la bourgeoise.

Je lui souhaitai le bonjour, en lui promettant de revenir à Londres pour le jubilé.

Tout à toi,

LADÉBAUCHE.

LA Foudre

Une des conséquences des chaleurs de la saison, ce sont les orages dont l'influence sur la santé publique ne saurait être niée, comme le prouvent les victimes de la foudre. Le nombre de ces victimes, pour être relativement rare, n'est pourtant pas "une quantité négligeable". Pour s'en convaincre, il suffira de relever quelques chiffres authentiques, plutôt au-dessous qu'au-dessus de la vérité.

D'après une statistique établie à la fin de 1884, la foudre avait tué à cette époque quatre mille six cents personnes, en France seulement, depuis que l'on avait commencé à compter ses victimes, c'est-à-dire depuis 1835. C'est une moyenne de près de cent victimes par an.

Ce sont là des individus tués sur le coup. Mais, dit M. Flammariou, il y a environ autant de blessés et cinq fois plus de personnes atteintes. Dans la période de 1835 à 1884, il y a eu 4,609 personnes tuées du coup, un millier de personnes frappées de lésions qui ont entraîné la mort, 4,000 frappées de paralysie momentanée ou peu durable, et 20,000 atteintes de blessures sans conséquence.

Les années du maximum ont été : 1874 (178 tués), 1868 (156), 1880 (147), 1883 (143), 1865 (140). Ce sont des années aux étés chauds et orageux, généralement remarquables par la qualité de leurs vins. C'est là sans doute ce qui a donné lieu au dicton.

Lorsqu'il tonne en avril,
Prépare tes barils.

Les années du maximum ont été : 1843 (118 tués), 1853 (50), 1860 (51), 1854 (52), 1851 (54), années froides.

On remarque des contrées où il ne tonne presque jamais et où les victimes de la foudre sont extrêmement rares. Il en est d'autres, au contraire, qui paient leur tribut chaque année à la foudre. Les pays de montagnes, comme le Puy-de-Dôme, la Haute-Loire, les départements de Saône-et-Loire, de la Loire, de l'Ardeche, de l'Allier, sont les plus éprouvés ; les plus privilégiés

sont la manche, l'Eure-et-Loir, l'Orne, le Calvados, l'Eure.

Les cas de foudroiement sont assez communs dans les campagnes : ils sont rares dans les villes. Quoique plusieurs orages éclatent chaque année sur Paris, que la foudre frappe presque chaque fois des arbres, des édifices ou des maisons, souvent des casernes, cependant il n'y a pas eu, à Paris et dans le département de la Seine tout entier, une seule personne tuée par la foudre depuis 1864.

Souvent la foudre ne touche qu'aux vêtements de ses victimes, et elle produit alors les effets les plus bizarres : elle fond une boucle d'oreille sans foudroyer la personne qui la porte ; elle fond une chaîne d'or portée au cou en laissant à la place une ligne noir dentelée, elle brûle un soulier sans blesser le porteur.

Le 11 août 1855, un voyageur fut foudroyé sur un chemin, près de Valleriois (Haute-Saône) ; dix minutes après la décharge, il s'éveilla, ne se souvenant de rien, mais grelottant de froid : il était complètement nu ; ses chaussures et des lambeaux de vêtements gisaient loin de lui.

Le 29 août 1791, dans un pré auprès de Pavie, le tonnerre en boule arriva aux pieds d'une jeune paysanne, les effleura, s'insinua sous ses vêtements, mit sa chemise en morceaux et sortit par le corsage. L'enfant en fut quitte pour la peur.

Le 14 août 1884, sur la cause de Larzac, un homme est foudroyé, et, de tous ses vêtements disparus, il ne lui reste qu'une seule manche de tricot.

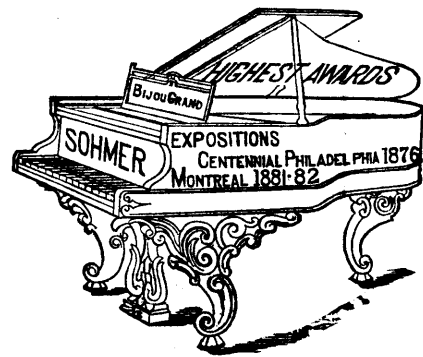
Une femme déguisée en homme dans une fête publique fut, dit Flammariou, entièrement dépouillée de ses vêtements par un coup de foudre qui les mit en pièces et les lança au loin, y compris ses chaussures. La fumée dissipée, on trouva la victime nue et morte ; on dut l'envelopper dans un drap pour l'emporter.

Mais de tous les effets de la foudre, l'un des plus extraordinaires est certainement de laisser les victimes dans l'attitude même où la mort subite est venue les surprendre, exactement comme il arrive pour les soldats tués brusquement sur les champs de bataille.

Un des plus anciens faits de ce genre a été rapporté par Cardan. Huit moissonneurs s'étaient réfugiés sous un chêne pour se mettre à l'abri de l'orage et prendre leur repas. Une coup de tonnerre retentit, et les huit personnes frappées à mort par la foudre restèrent dans la position qu'elles occupaient, l'une tenant son verre, l'autre portant son pain à sa bouche, sans que l'expression de leur visage ait été modifiée.

Un fait curieux à noter, c'est que, lorsqu'on est frappé par la foudre, on ne s'en aperçoit pas. La foudre, c'est la décharge électrique qui se produit aux yeux par l'éclair, et aux oreilles par le tonnerre. C'est l'éclair qui tue et non pas le tonnerre, (de sorte que, lorsqu'on a vu l'éclair sans en être foudroyé, on n'a pas à craindre le tonnerre, qui n'est qu'un écho lointain sans danger).

Toute personne foudroyée n'a pas entendu le tonnerre et n'a même pas vu l'éclair. Les personnes foudroyées qui sont revenues à la vie ne laissent aucun doute à cet égard : toutes déclarent n'avoir pas vu l'éclair et avoir été foudroyées sans le savoir.



SOHMER

Adoptés aux conservatoires de New-York, Boston, Philadelphie, New York College of Music, Fifth Avenue Theatre, Couvent de Villa Maria, Montréal, Couvent du Sacré Cœur à Mahatanville, Couvent de Villa de Sales, Long Island, et dans toutes les principales Institutions d'Amérique. Le Couvent de Maria qui a 8 pianos Sohmer depuis plus de six ans dit que ces pianos sont parfaits sous tous les rapports et ne peuvent pas être surpassés.

— SEULS AGENTS —

LAVIGNE et LAJOIE

1657, RUE NOTRE-DAME, Montréal.